

François SERVENIERE

**BIEN FAIRE
ET
LAISSER BBAIRE**

**Chroniques de l'eau qui file sous les ponts
sans jamais revenir en amont
sauf à la source par évaporation
2000 - 2015**



Éditions Musicales François Servenière

I. BIEN FAIRE ET LAISSER BRAIRE

1^{er} septembre 2001 - 6 avril 2015 à Villaines-la-Juhel et Blangy-le-Château

Je voulais tout d'abord commencer par remercier abondamment tous ceux qui m'ont aidé, encouragé, soutenu, guidé, orienté, inspiré le long de mon parcours de compositeur, quand bien même ma reconnaissance sera à jamais insuffisante. Ils se retrouveront dans les chapitres de mon site *francois-serveniere.com* qui les concernent. Je le leur dédie. Parce que sans eux, sans leur aide, sans ces petits coups de pouces ou de pattes, j'aurais été bien seul au monde, je n'aurais pas su comment aborder mon métier, je n'aurais jamais trouvé les personnes susceptibles de m'engager. Sincèrement et pour toujours, merci. Pour le reste, à bon entendeur, j'applique la devise de mon grand-père paternel : «*Bien faire et laisser braire*».

Sa formule, véritable blason aphoristique familial dont chacun peut trouver de nombreuses variantes et applications dans la philosophie et l'art de la vie, surtout face à la bêtise, est d'un universel intérêt. Elle permet de se dégager mentalement de l'inutile et imbécile pression sociale qui empêche tout simplement de respirer, d'espérer, de rêver et de construire sa vie...

Et d'exister tout simplement !

Pépé, ainsi que nous l'appelions nous ses petits-enfants mais de son vrai nom Rémy Gourdin-Servenièrre, décédé en 1975, a été tout au long de ses années un véritable héros. Du quotidien en premier lieu, mais aussi de la Nation Française. Né en 1887 à Saint-Aubin-Fosse-Louvain (Mayenne, France) village où se situe la ferme familiale historique de la Servenièrre, septième et avant-dernier enfant de la couvée à la sauce normande et donc du même âge que son neveu le fameux Docteur George Gourdin-

Servenière de Thury-Harcourt (comme son père) avec qui il s'entendait comme cochon, il traversa le siècle en subissant deux fois, à l'instar des gens de sa génération, le conflit cataclysmique recuit contre nos voisins allemands. En 1914-1918, jeune pharmacien devenu assistant chirurgien puis chirurgien de fait lors des grandes boucheries de Verdun dans une espèce de baptême du feu. En 1939-1945, tenant tête aux nazis dans les rues de Villaines-la-Juhel, un gros bourg de province dont il était l'une des grandes gueules par atavisme familial, jamais lassé jusqu'à son dernier souffle d'éconduire l'indigence intellectuelle et la suffisance morale continuellement au service de la veulerie, des mensonges et des lâchetés. Emporté par sa colère inextinguible contre l'occupant, encore sous le joug des souvenirs de la barbarie précédente qui remontaient en permanence à son esprit peuplé de cauchemars rémanents, il finit par être arrêté et incarcéré pour insubordinations répétées face à un gradé teuton. La Gestapo le prit en charge. Pendant les trois mois qu'il passa dans les geôles du château d'Alençon en attente d'être expédié vers les camps de concentration, la famille eut peu de nouvelles de lui sauf par Geneviève, sa fille, qui allait le voir au parloir et parlait l'allemand. Mais tous et toutes n'avaient guère d'espoir de le revoir vivant. Il eut pourtant de la chance. C'est à l'intervention commune des « huiles » du Nord-Mayenne et de l'Orne qu'il dut d'être libéré in extremis. A cette époque, on risquait le peloton d'exécution pour un commentaire inopportun. Eux firent amende honorable à sa place - *il n'aurait jamais pu la faire dans son intransigeance quasi génétique face à la barbarie* - arguant de son importance sociale primordiale dans le magister médical où il était l'un des piliers en ces temps de disette et de rationnement. En effet, ayant pratiqué la médecine de terrain dans les circonstances historiques précédentes, il savait donc plus que quiconque se débrouiller avec un rien pour soigner tout quand la chimie et l'herboristerie n'avaient plus de secret pour lui. Il était vraiment indispensable à la population et certains gradés allemands plus intelligents que d'autres le comprirent. Mais Pépé

revivait la guerre 14-18 et ses horreurs. Il ne pouvait pas « piffer les Boches » ! Il n'était pas le seul en ce temps là... Grâce à son expérience hospitalière en situations dramatiques, l'une de ses recettes pour grands brûlés expérimentée sur le vif à l'arrière des zones de combat nous est quand même parvenue : l'acide picrique. Elle reste en ma mémoire auréolée de la même magie que si elle avait été transmise depuis les temps druidiques. Nonobstant l'interdit qui pèse aujourd'hui sur ce solide cristallin extrêmement dangereux, à juste titre car c'est un explosif particulièrement instable de la famille des nitrates (TNT, nitroglycérine), l'usage précautionneux et efficace qu'il en fit malgré tout pendant sa carrière lui permit de soigner avec succès de nombreux brûlés au bord du désespoir alors que toutes les autres médications s'étaient avérées vaines contre les plaies suppurantes.

Dans l'entre-deux-guerres, ma grand-mère avait été souvent malade. Les femmes de cette génération et des plus anciennes étaient fréquemment en couche car la mortalité infantile était élevée, les dépressions *post partum* bien moins suivies et reconnues qu'à notre époque. Ajouté au fait que les traitements étaient quelquefois balbutiants voire inexistantes pour ces pathologies, la sécurité sociale obligatoire n'existait pas encore puisqu'elle vit seulement le jour après la guerre sous l'impulsion du premier gouvernement né de la Libération. Durant ces mêmes années 1930, Pépé avait fait construire une maison sur la côte nord-ouest du Cotentin, à Vauville près de Beaumont-Hague dont les parents de ma grand-mère étaient originaires. Mais il fût obligé de la vendre pour payer les soins ruineux... Elle est toujours là, au bord de l'immense plage où virevoltent aujourd'hui les chars à voile et s'entraînent les trotteurs de compétition. Je passe la voir de temps en temps avec une nostalgie teintée de désir... En souvenir marquant de mon grand-père Rémy que je n'ai connu que pendant mes 14 premières années, en son honneur car il fut l'un des demi-dieux de ma

jeunesse avec mon autre grand-père Gaston Bouillet, j'ai donc décidé de réactualiser sa phrase fétiche pour en faire le titre de ce livre, tel un oriflamme. Pépé m'a profondément marqué, avec sa minuscule taille et son caractère inflexible, parce qu'enfant je ne comprenais pas cette apparence ombrageuse souvent renfermée dans ses pensées. Celle des adultes. Ni ses poussées épidermiques de colère qu'on entendait de chez nous, notre maison étant située à cinquante mètres de la sienne. Il vociférait de sa voix de stentor, comme moi, dans des situations de contrariété. Pourtant c'était un merveilleux grand-père, sortant avec sa 4L de son garage en appuyant sur la pédale d'accélérateur comme une brute, faisant monter le moteur en sur régime dans les aigus comme sur un taxi de la Marne, lâchant enfin l'embrayage d'un seul coup et se retrouvant plus d'une fois dans le mur de la propriété d'en face en marche arrière, de l'autre côté de la rue... Du vécu ! On était tordus de rire avec Ben, de ses pitreries... Enfin, c'était un clown, sa pharmacie était une véritable scène de théâtre, nous étions ses ouailles, ses assistants, son public. Mais d'un théâtre de poche, pas plus de trente mètres carrés, six mètres en façade, cinq en profondeur. Il préparait seul les médicaments à l'arrière de la boutique, dans le préparatoire, à l'ancienne. Tous les ingrédients étaient rassemblés là, de quoi faire exploser le quartier. Le métier de pharmacien a bien changé en 50 ans comme tout ce qui nous entoure... Puis je garde un autre souvenir inoubliable de lui. Tous les jeudis midi quand nous étions encore à l'école élémentaire Saint-Joseph de Villaines, nous avions le droit d'aller manger nous les grands, Ben, moi, Anne et Claire, chez Pépé et Mémée. Ce jour-là était jour de fête. Nous y retrouvions notre grand-père ayant déjà préparé tous ses effets de manche, tous ses tours, faisant le pitre à table devant notre grand-mère catastrophée par tant de mauvaise éducation transmise, le rabrouant pour son manque de responsabilité face à nous. Nous étions au comble de l'excitation quand il faisait son *cacatoès*. Il mélangeait alors la salade verte vinaigrette avec du fromage blanc et de la confiture de fraise, faisant une mixture épouvantable de tout cela, digne

d'un apothicaire. Il n'avait pas fondamentalement tort, car une fois mâchés, tous les aliments finissent sous forme de bouillie dans l'estomac. Mais il était aussi un vrai macho comme tous les hommes de sa génération. Il s'asseyait à table et puis, ne supportant pas d'attendre la soupe, criait « Alors, ça vient ! » Les pères d'aujourd'hui font la vaisselle, à manger, s'occupent des enfants... Les temps ont bien changé mais nul n'est parfait.

Autre aventure mémorable. Un jour, la famille part en vadrouille dans la Manche où mon grand-père et ma grand-mère ont leurs habitudes familiales. Mon père, son frère et ses sœurs firent durant la guerre le trajet à vélo depuis Villaines jusque dans le nord de la Hague, pour les vacances d'été. 250 kilomètres avec armes et bagages... Les mollets étaient costauds. Après la guerre, l'insouciance revenant, mon grand-père invite ce jour-là tout le monde au restaurant à Cherbourg. Il gare donc la 4L sur le port près de la jetée. Tête en l'air selon son habitude, il oublie le frein à main. Passe le repas, puis de l'intérieur de l'auberge on constate un attroupement là où l'on s'était garés. On sort, on accourt. La 4L a les roues avant au-dessus du vide, le milieu du châssis est posé sur le bord, celles d'arrière retenant l'ensemble par miracle sur le plancher des vaches. On discute, on va chercher le garagiste, les pêcheurs, ils nous tirent d'affaire... Épique ! Enfin une ultime anecdote me revient à l'esprit. Un jour, notre Pépé retraité va comme chaque quinzaine au marché du samedi à Laval pour prêter main forte à sa fille Anne-Marie, elle aussi pharmacienne ; puis passe chez le grossiste pour chercher les médicaments manquants de la pharmacie de son fils. À l'époque, il fallait compléter régulièrement les livraisons quotidiennes. Quand mon père était en activité, mon permis de conduire obtenu, j'ai moi-même souvent fait cette tournée des popotes au Mans le samedi après-midi. À moi l'aventure hebdomadaire mais responsable ! Il fallait avant toute chose ramener d'urgence les médicaments en rupture de stock, avant la fermeture. Pépé, donc, part faire son tour ce jour-là. En cours de route, distrait comme de

coutume, il a un accident, allant tout droit, refusant la priorité à un autre véhicule. « Quelle priorité à droite ? J'allais tout droit, il n'avait qu'à s'arrêter ! » Il trouve un garagiste qui le dépanne et le remorque. La 4L blanche est fichue. Qu'à cela ne tienne, il en rachète une autre séance tenante et rentre à la maison, gare la nouvelle 4L rouge dans le garage, motus et bouche cousue. Quelques heures plus tard, la supercherie se fait jour grâce aux petits-enfants cafteurs. Ma grand-mère pointe son nez : « Dis donc Rémy, tu es parti avec une voiture blanche et tu es revenu avec une rouge ! Qu'est-ce qui s'est passé ? » Mon grand-père avoue son forfait, naturel et sans complexe, ne comprenant pas où il peut y avoir un problème...

Voilà, en deux ou trois situations, quel était le caractère de mon grand-père, courageux, responsable, facétieux, rigolo, intelligent et adroit, la tête toujours ailleurs dans ses rêves ou hanté par des spectres, mais aimant son pays, ses enfants et petits-enfants, ses patients jusqu'à la moelle. Il faut voir la tête des arrières grands-parents sur les rares photos du début du XX^e siècle, dans la cour de la maison familiale, les huit enfants issus de la lointaine ferme Servenière réunis autour d'eux. C'était du solide, du sérieux... Nous en gardons tous évidemment des caractéristiques ineffables car mes enfants, frère, sœurs, cousins, tous les Gourdin-Servenière, sont de cette trempe, tiennent à s'y méprendre de toute cette génétique ancestrale. Je suppose que je n'en suis pas épargné ! Enfin je garde précieusement dans ma bibliothèque comme un trophée, un talisman, un repère philosophique, le livre qu'il m'offrit le Noël de mes neuf ans, *Message de Noël aux enfants de France* de Charles de Gaulle. Livre comme une bouée de sauvetage et d'espoir pour les temps difficiles. En 2015, en France, en Europe, dans le monde, il est toujours d'actualité. De Gaulle restera toujours d'actualité.

II. MON TRAVAIL DE COMPOSITEUR

1^{er} septembre 2000 à Villaines-la-Juhel

Dans mon travail de compositeur, je détruis et je recycle. Mais par dessus tout, je veux reconstruire, réassocier, montrer à nouveau le contraste et la diversité. Tout simplement parce qu'ils correspondent à la réalité. En abandonnant - en évitant - les chapelles, les positions et la statuaire idéologique, sources de blocages et de rétentions, ne produisant plus sauf exception que des œuvres fermées, étanches et indigestes, je me retrouve au milieu et je ne suis plus qu'un filtre, un passeur... un témoin, qui vibre à l'unisson de toutes les ondes. Cette attitude mentale est devenue autant une nécessité psychologique, physiologique que philosophique.

J'ai eu la chance alors de trouver dans la musique les outils par lesquels ma vie exprimerait le mieux cette simplicité. Je me suis senti immédiatement comme un poisson dans l'eau.

J'avais découvert mon sens.

III. PARLER DE CRÉATION...

1^{er} janvier 2003 à Villaines-la-Juhel

Parler de création est souvent une gageure, qui plus est de la sienne.

Parce que, selon mon point de vue, chaque individu « fait sa musique » comme il fait sa vie. Et que s'il y avait un résultat unique, il n'y aurait qu'une œuvre, qu'une existence clonée à l'infini. Ce qui, entre autres, fait notre plaisir d'être est la variété des créations qui nous entourent et dont nous faisons partie. Vous parler de moi ? Non ! Je préfère que vous écoutiez ce que je suis, car toutes ces musiques sont ce que je suis et ce que j'ai été. Comme tout individu, je suis un arc-en-ciel. Avec, en fonction des événements, des conjonctures et des lieux, toute une gamme de couleurs, toute une mosaïque d'humeurs.

IV. LE RÔLE DE L'ART

1^{er} janvier 2004 à Villaines-la-Juhel

Quelques personnes dans le milieu artistique pensent encore actuellement que le rôle de l'art est uniquement d'être témoin des malfaçons et de les dénoncer par la création. C'est en effet l'un de ses devoirs. Mais le 11 septembre 2001, je crois, a clos le débat. Comme le 6 et le 8 août 1945 et toutes les horreurs de l'histoire de l'humanité auraient dû déjà le faire. La réalité sera toujours plus horrible que la fiction. Pourquoi dans ces conditions créer un surplus de laideur dans une conjoncture qui n'en fabrique que trop ? Le pathos destructeur et morbide se comprend dans les phases sociétales d'abondance, par opposition... Pas dans un monde où l'horrible le dispute au bestial et que celui-ci s'expose à notre envie chaque seconde de notre vie d'*homo mediaticus*. Dès lors, la créativité des humains a un autre devoir. Celui que m'ont inculqué mes professeurs de musique. Celui de dire ce qui est beau. Parce que l'émotion, factuellement et hors de toute considération philosophique ou religieuse, est la manifestation de l'énergie que nous transmet l'Univers par la somptuosité de ses créations spontanées. L'émerveillement primitif des hommes devant les féeries naturelles est évidemment à la source de la création humaine. Qui oserait remettre ceci en question ? La culture n'intervient dans ce processus que tardivement. Aujourd'hui, on en serait même à prétendre qu'il n'y aurait pas d'art sans culture, que la nature ne serait que part négligeable dans le processus d'initiation... Alors que la sensibilité est bien une affaire d'observation de son environnement, d'immersion dans celui-ci, d'acceptation de nos sens premiers et de la mémoire antédiluvienne qui leur est associée, l'inconsciente, qui s'exprime dans l'extase ou la transe, pas d'une connaissance académique, pourtant nécessaire pour apprendre... à s'exprimer, à s'écouter. Mais le meilleur grammairien ne fera pas pour autant un artiste ou un écrivain. L'œuvre artistique nécessitera une autre étincelle,

de celles qui apparaissent quand le rideau des apparences se déchire, quand le langage n'est plus, quand est ressentie l'énergie mobilisée pour assembler la matière sous la forme de tous les joyaux incompréhensibles qui nous entourent. Pour l'observateur créateur qui garde son âme d'enfant, l'environnement est une source inépuisable d'inspiration. Alors la palpitation primitive, celle des sons et des lumières de l'espace, trouve une correspondance, une résonance, un vécu dans nos humeurs et flux intérieurs. Elle n'est ni plus ni moins que l'état d'harmonie entre ce qui nous entoure et ce dont nous sommes faits.

Les musiciens connaissent bien ce phénomène, *la sympathie*, qui fait vibrer le corps des instruments de manière analogique quand l'un d'eux est stimulé. Merveilleuse métaphore. Nous ne serions donc qu'un instrument stimulé par notre environnement ! Les instruments, quels qu'ils soient, ne sont là que pour restituer l'énergie engrangée, de quelque manière que se soit et la projeter vers l'extérieur, quel que soit le talent mis en œuvre. Il n'y a de beauté à mon sens uniquement quand ce talent s'efface au profit d'une compréhension intime et d'une expression parfaite du cosmos, comme si un langage divin passait par l'impétrant qui n'avait plus qu'à se laisser porter. Mais que d'années de travail, que dis-je, de dizaines d'années, pour devenir maître, souple, simple et transparent ! Au service de la grâce et de l'émotion.

En fait, ce qui passe par notre être et que nous transformons (le matériel et l'immatériel, la nourriture solide, liquide, gazeuse, électromagnétique, intellectuelle...) nous réunit en permanence avec cet espace sidéral, nous apportant l'influx pour vivre, créer, transmettre et aimer (qui signifie vibrer, *vivir*, vivre) à notre tour. De plus, la science découvre petit à petit que l'amour n'est qu'un état d'harmonie moléculaire et ondulatoire, ce dont les anciens et en particulier Pythagore avaient eu la prescience. Sans parler des mystiques qui en ont fait la base de leur réflexion et de leur vie. D'aucuns me répondront que la société et l'art se sont fait par la

violence, ou par la dernière des platitudes « *on ne fait pas d'art avec des bons sentiments* »... Je leur répondrai simplement que : primo, si la société n'avait été que violence, elle ne serait pas là pour en parler ; deuxio, si l'art n'était qu'une métaphore de la violence sans être en complément une médication, ses manifestations seraient de nos jours beaucoup moins universelles qu'elles ne le sont. D'ailleurs, quand l'art est violence, il n'est qu'exclusion et parti pris. Quand il montre la beauté en toute chose, il est universel.

Le naturel aspire à l'harmonie et au contraste. Les couleurs froides et les énergies destructrices sont là pour réveiller, révéler, le chaud et la vie qui parfois s'endorment et se meurent, ce sont des principes physiques. L'équilibre, alors, se trouve dans ce léger mouvement permanent entre les extrêmes, juste au milieu.

Ce mécanisme incroyable - la lutte entre l'incandescent et le glacial - est visible à notre niveau planétaire quand on voit la biosphère se développer dans certaines limites grâce à l'inclinaison de la terre sur son axe par rapport au plan de l'écliptique - de 23.5°, hasard ou résultat d'un choc entre planétoïdes ? - situation qui génère le mécanisme des saisons si propice au développement unique des espèces que connaît notre petit monde. Notre Terre est à elle seule un symbole de la magnificence élémentaire de la vie.

Pour confirmer et conclure cette chronique, j'emprunterai la phrase d'Andreï Tarkovski mise en exergue dans Le Monde-Télévision du 21 septembre 2002 à l'occasion de la rétrospective qu'Arte lui a consacré à cette occasion : « *Plus il y a de mal dans le monde, plus il y a de raisons de faire du beau. C'est plus difficile, sans doute, mais c'est aussi plus nécessaire.* »

V. LE BUT DE L'OBJET ARTISTIQUE

1^{er} septembre 2004 à Villaines-la-Juhel

Tout artiste perçoit, quand il a « accouché » d'un « objet artistique », à quel point celui-ci fait partie de la grande œuvre de la nature. Il en va de la musique comme des autres arts. Dans la typologie des créations, tous nous ressentons au plus profond de notre âme, quand elle n'a pas été asséchée par les aléas de la vie et la lutte pour la survie et/ou la recherche du pouvoir, celles qui font la part belle à la haine et celles qui font la part belle à l'amour. Le monde d'aujourd'hui nous dit d'être agressif pour réussir. Réussir quoi ? Il est si facile, si banal, si commun, si enfantin d'être aigre, violent ou monstrueux. Et l'on voit en ce moment avec le terrorisme jusqu'où la chaîne des pulsions négatives peuvent entraîner un être humain ! Plus dur est de contrôler son énergie même celle issue de la blessure et de la restituer positivement en direction d'autrui, pour éduquer, élever, transmettre et donner à comprendre. On croirait entendre Maître Yoda dans *Star Wars*... Là est le but, il me semble, de l'objet artistique. Non seulement éveiller les sens par les vecteurs universels de la beauté, j'irai jusqu'à dire les vecteurs ontologiques de la beauté qui font que l'humanité continue après des milliers d'années de s'émerveiller selon les mêmes critères et les mêmes rites, les mêmes couleurs et les mêmes formes, quoique puissent dire les sophistes contemporains ou les pensées rétrogrades, ce malgré l'évolution naturelle, continue et nécessaire de la compréhension et des langages. Mais en plus montrer par la maîtrise de la construction l'absolue nécessité de la préservation adossée au respect que l'on doit à toute création humaine. Afin d'ouvrir un chemin en lieu et place d'une cynique vision du monde qui n'induit à terme que la mort. La mort, ce n'est pas important. Quand on y est, on y est !

Seule la vie est importante.

VI. LA MUSIQUE DE NOTRE ÉPOQUE

1^{er} septembre 2005 à Arromanches

Notre ère est très enrichissante, elle est un passage nécessaire, dynamique, dangereux, à la confluence des grands courants positifs et négatifs dans l'océan et l'histoire de l'humanité comme le montre Michel Béaud dans *Le basculement du monde* (Éditions La Découverte, 1997). Mais elle ne restera sûrement pas un modèle d'équilibre, de beauté et de tendresse, valeurs qui au fond sont au centre de tout projet humain. Tout juste un creuset d'expériences plus ou moins bien contrôlées dont les braises peuvent nous porter au paroxysme. Oui le produit a démocratisé la société ; la science nous a ouvert les yeux ; le social a diffusé le bénéfice du travail et du temps. Mais la grâce, le talent, le génie, le bel ouvrage - *matières et qualités démodées* ? - nous font aimer et aimer la vie. Parce que, depuis toujours, ils ont sublimé l'être et l'œuvre qui a été touché par eux. Contrairement à l'orgie des décibels, des hurlements, des distorsions et dysharmonies, spasmes du chaos qui nous invitent inéluctablement aux banquets de toutes les places rouges-sang de la Terre. Si la beauté est tellement haïe par les médiateurs en place, serait-ce qu'elle est trop révolutionnaire, trop dangereuse politiquement et économiquement pour leur carrière ? Alors qu'il suffit à l'époque actuelle d'hurler, de tordre l'harmonie vers l'inaudible ou le néant expressif, de combiner les sons mathématiquement sans autre forme d'intuition créative, de faire tourner une boucle sur un ordinateur ou de gratter le dos d'un violoncelle avec son ongle, de cracher son venin et sa haine dans les œuvres littéraires, musicales et cinématographiques, pour être au panthéon de l'avant-garde, des « *charts* » et des magazines branchés... Le résultat sonore est dans ces conditions identique à la surcharge d'une toile avec toutes les couleurs, la somme des couleurs devenant presque marron, sans contraste. En fait accumuler du chaos revient à ramener la matière à son état

premier, la soupe originelle. Peut-être est-ce la nécessité des cycles de la vie sans cesse réinventés qui nous fait revenir aux commencements pour réinitier une nouvelle phase de la création universelle ? Peut-être...

Que les compositeurs « *modernistes* » ou avant-gardistes retournent alors à la campagne pour écouter la vraie harmonie, le contrepoint naturel, l'orchestration primitive, au lieu de subir les outrages sonores de la modernité – une véritable pollution pour les oreilles – et ils comprendront à nouveau, la raison n'ayant jamais accouché de chefs-d'œuvre, ce qui fait le langage ontologique de la musique ! Peut-être ont-ils simplement perdu leur âme d'enfants et sont à la recherche d'un pouvoir que pourrait leur octroyer la grandiloquence et la prétention de leur musique en compensation de leur impuissance à exprimer de l'émotion ? Peut-être...

Le seul « pouvoir » de la musique est celui qui touche les cœurs et les âmes au plus profond. Cette émotion seule agrandit notre univers spirituel. C'est le rôle de la musique, l'unique rôle de la musique, permettre d'oublier l'existence, l'intelligence, la raison, succomber face à la beauté et s'oublier, tout oublier.

Cette expression seule « *adoucit les mœurs* », unit les humains, les fait se rencontrer et partager. Pour moi, une construction sonore qui n'accède qu'au rationalisme et ne procède que par lui est un échec. La musique est un vaisseau spatial, elle doit me transporter, me téléporter. Quand elle reste au sol, qu'elle puise sa valeur uniquement dans les registres de la technicité instrumentale ou compositionnelle, à quoi peut-elle bien servir ? Si l'on a rien à dire de beau, d'intéressant ou de bouleversant, s'abstenir est je crois la meilleure des solutions. À quoi bon être un créateur célèbre si son catalogue ne contient que merde sur merde avec glissandos et variations autour d'une note et quarts de tons (que personne n'entend) qui n'apportent aucun supplément

d'âme à la musique même si l'œuvre est célébrée par tous les apôtres de l'art contemporain qui ont surtout peur de perdre le soutien et la commande de la communauté des arts cons si l'on s'oppose au cadavre de service ? Et puis, ne nous faisons plus aucune illusion, quand il sera de bon ton (et rentable) d'être contre cette musique dite « *contemporaine* » telle qu'elle s'est développée en Europe depuis un demi-siècle, dans les cénacles et les milieux autorisés, tout le monde quittera le navire en jurant ses grands dieux qu'il a toujours été contre cet art officiel. Le phénomène psychosocial sera identique à celui constaté avant, pendant et après la guerre 1939-45. Avant, 95% de pacifistes qui saluèrent les Accords de Munich ; pendant, 95% de pétainistes ; après, 95% de résistants. Point Godwin, désolé ! Mais c'est un bon parallèle... Ce sont ces mêmes élites qui professent que le peuple est abruti, lui octroient « *du pain et des jeux* », jurent qu'il a besoin d'être dirigé par des lumières qui sont issues de grandes institutions ou sectes officielles et corporatistes. Et bien moi je crois que le peuple est plus intelligent que ses élites. Il comprend spontanément ce qui est bien ou non, juste ou non, beau ou non. Il ne s'embarrasse pas de fioritures intellectuelles. De plus n'oublions jamais que les grandes dictatures, celles qui ont conduit aux plus grandes exterminations humaines, sont toutes sans exception issues de mouvements intellectuels et d'illuminés qui se prétendaient supérieurs et avancés. Ce sont des faits historiques. Il n'y a aucun hasard dans la collusion avérée des choix idéologiques des « *forces de progrès* » avec les méthodes despotiques qui aboutissent partout aux mêmes régimes, aux mêmes pertes de libertés individuelles et collectives, aux mêmes procès institutionnalisés contre les déviants. En musique, en arts, en économie comme en politique, le processus conduit toujours et partout aux mêmes erreurs, aux mêmes chasses au sorcières, aux mêmes impasses.

Depuis le début de ma carrière, je fuis comme la peste brune l'ambiance « corbeaux, spectres et salles mortuaires » et ses

représentants, norme devenue l'unique uniforme de la *musique contemporaine* française, où chaque compositeur s'ingénie à être plus « mortel » (en réalité plus chiant) que son voisin pour signifier son plus haut degré d'intelligence, où le contenu des œuvres aux titres technoïdes et/ou narrant l'énième version d'un grand drame antique travaille musicalement plus sur les registres de « *beaucoup de bruit pour rien* » et de « *tempête dans un verre d'eau* ». D'ailleurs, c'est édifiant, tout ce petit monde s'habille en noir des pieds à la tête, comme s'ils allaient en file indienne à un enterrement. C'est sûrement tellement plus « claaaaaasse », le noir, comme arbitre des élégances ! Il me paraît évident que c'est l'inverse, quand on est en panne d'idées, quand on est dans le trou à l'image de l'intelligence de l'autruche qui met la tête dans le sable pour se protéger du danger. Leur visage ne dit pas autre chose : pas de sourires, cernes et mines de circonstance, presque gothiques, « ça rigole pas »... On avait vu. Et bien enterrez-vous, mais sans moi ! Un conseil, respirez, allez prendre l'air, marchez ! Méthode de pied très utilisée par Bach, Mozart, Schumann, Stravinsky, Ravel... non éditée mais universelle. Tout d'abord parce que, selon Michel Audiard, « *Un intellectuel assis va moins loin qu'un con qui marche* ». Ensuite parce que personne ne s'y trompe : cette idéologie mortifère a vidé les salles pendant 40 ans et stérilisé une quantité effroyable de créateurs plus tournés vers l'aspect solaire de la musique. Cette époque est une hécatombe pour l'art. Elle fut l'apogée des techno, crates, philes, logues. Malgré tout, l'âme a survécu, mais comme la dernière braise de la vie. Aujourd'hui, alors qu'elle renaît de ses cendres dans un monde de chaos et d'espoir, nous assistons en direct, comme dans le cas de toutes les idéologies totalitaires et délétères, à la fin d'une musique toute affairée à organiser ses propres funérailles, à construire les plus indestructibles mausolées et fortifier les plus inexpugnables positions gérées par d'anciens grands prêtres et nouveaux gourous théoriciens avec force subventions publiques au profit d'une infime minorité intellectuellement supérieure et artistiquement stérile, à défaut de

donner à d'authentiques créateurs des moyens de diffusion convenables. Ont-ils oublié que Mozart avait été enseveli dans la fosse commune ? Faut-il que cette musique ait elle-même si peu d'influence sur l'esprit commun ? À l'audition, nous n'entendons que désespoir, morbidité, apologie du chaos et appel à la fin des temps, « *Car nous sommes la dernière musique, la musique contemporaine, pour les siècles des siècles* »... Amen ! Nouvelle religion millénariste. Il est par ailleurs drôle d'y trouver quelques réminiscences philosophiques (c'est le moins que l'on puisse dire) du côté des régimes politiques purifiés, adeptes de *l'homme nouveau* (socialisme, national-socialisme, communisme qui n'ont même pas l'épaisseur d'un papier à cigarette en terme de différence dans leurs dogmes) donc de la *musique nouvelle* qui serait dès lors toujours *contemporaine*, qui prétendaient durer 1000 ans... Je conçois qu'une génération ayant vécu la plus grande partie de son existence au cours du XX^e siècle soit une génération désespérée, aigrie et cynique compte tenu des événements tragiques et abominables qui s'y sont succédés. Encore que ce dernier sentiment est à mon avis plus celui d'une certaine élite gavée à l'occidentalisme nombriliste et aux cocktails champagne-caviar qui ne voit dans la création musicale que le moyen de décrire ses propres échecs à dire le beau et à redonner l'espoir d'un monde meilleur. En écoutant ceux qui ont le plus souffert de cette période, je remarque qu'ils sont lucides mais remplis d'espérance pour l'humanité car ils ont connu ce qu'elle peut créer de pire. La complaisance, le conformisme à faire du laid parce que l'on serait supposé ressentir au plus profond le malheur que l'on voit n'a plus droit de citer. Il faut faire du beau. C'est un devoir.

Mais qu'est-ce que le beau ? Ce qu'a écrit le plus grand génie de la musique à ce sujet, comme nous l'a rappelé une amie pianiste sur son faire-part de mariage, est encadré dorénavant dans mon bureau, en permanence devant mes yeux : « *Le vrai génie sans cœur est un non-sens. Car ni intelligence élevée, ni*

imagination, ni toutes les deux ensemble, ne font le génie. Amour ! Amour ! Amour ! Voilà l'âme du génie. » W.A. Mozart. Phrase magistrale qui devrait nous apporter un début de solution.

J'ai eu la chance d'avoir cette conviction depuis toujours. Mais le prix de la non conformité avec le dogme dominant étant la mise à l'écart, le résultat a été de voyager seul dans le désert... C'est très beau le désert ! C'est comme le bord de la mer. C'est très inspirant, c'est très respirant. C'est tellement plus sain et plus naturel pour l'esprit que les capitales surpeuplées où s'élaborent les catéchismes pervers et les superlatifs intellectuels qui polluent l'esprit de l'homme et affolent l'équilibre de la nature. Dans la nature, au bord de la mer ou sur la mer, on ne peut pas mentir, on ne peut pas élaborer des théories fumeuses à l'instar de ce qu'avait exprimé Eric Tabarly, notre très regretté « *marin du siècle* », dans sa célèbre maxime : « *Naviguer est une activité qui ne convient pas aux imposteurs. Dans bien des professions, on peut faire illusion et bluffer en toute impunité. En bateau, on sait ou on ne sait pas* ». Moi je crois que la musique, comme la mer et la navigation qui poussées au sommet de leur expression et de leur perception sont des activités spirituelles de la famille des fluides, des gaz et des liquides, ne doit pas être laissée aux mains des escrocs et des imposteurs. J'écoute quelquefois des partitions qui me laissent des impressions sordides, statiques, lourdes et minérales. Dans son essence la musique est un déroulement, un flux, un courant, une rivière, une atmosphère... La vie dans nos veines... Théorisez-la, statufiez-la, « *muséalisez-la* », elle se transformera en pierre tombale ! Je préférerais éternellement la vie des tambours africains à la mort des instituts de recherche *bunkerisés*. La vie opposée naturellement à la dissection de la vie.

La musique n'est pas une souris de laboratoire.

Dans mon expérience personnelle, il faut croire que cet isolement choisi et tous ces avatars n'ont pas eu vraiment

d'importance. Parce que même si j'en ai plus ou moins souffert, j'ai au moins écrit ce que j'avais envie d'écrire et qui me venait du cœur et de l'esprit, naturellement, sans donner de gage à tel ou tel diktat idéologique pour obtenir de l'avancement. Ces sons et ces constructions sont donc l'expression de ma nature, de ma physiologie, de mon inconscient, de mon goût du bonheur et de la vie, avant d'être celle de ma culture ou d'une idéologie fermée, même si un certain rationalisme s'impose quand il s'agit de retranscrire, mémoriser et proposer cette inspiration / respiration par écrit. Cette situation, cette manière de vivre et de composer m'ont rendu et continuent de me rendre très joyeux. Cela se sent, je crois je l'espère, dans ma musique. Et je préfère par celle-ci rendre les gens heureux que désespérés. Dire que je suis convaincu que donner du plaisir est un des objectifs du travail artistique est un quasi pléonasme ! Donner autre chose à voir que le quotidien plus que souvent sordide est aussi le devoir de l'artiste car tout le monde peut beugler dans un micro, exposer son désespoir ou hurler sa haine. Manifester le chaos à travers l'expression artistique, même si celui-ci existe de toute évidence dans l'Univers et la vie de tous les jours, en faire une généralité, un uniforme expressif, ne peut que le stimuler, le susciter, l'induire dans le public et la société. Les pseudo révolutionnaires embourgeoisés qui abhorrent la société et le genre humain, ne cessant de provoquer par un langage de plus en plus vil et outrancier pour exister, pour attiser la critique afin d'obtenir une audience qu'ils n'obtiendraient pas par la seule qualité de leurs œuvres, sont-ils les mieux placés pour parler du beau, de ce qui nourrit l'âme et la fait s'élever ? Sont-ils les mieux placés pour « *magnifier la vie, en faire une œuvre d'art* » ?

Les chinois de leur côté représentent le cœur et l'esprit par un seul et même symbole. Un de leurs fameux proverbes en témoigne : « *L'esprit a beau faire plus de chemin que le cœur, il ne va jamais aussi loin* ». On ne s'étonnera plus dès lors que, bon an mal an, leur créativité, leur mentalité et leur volonté au travail

nous dament le pion dans tous les domaines. Les gens sont admirables, il n'y a rien à ajouter à ce qui a déjà été dit ou écrit sur le régime politique. La culture, la musique, procèdent de l'élévation d'un peuple et de son dynamisme. En France, une création musicale sans écho hors des frontières nationales hormis quelques artefacts, arbres qui cachent le désert, avec l'aide des *fatwas* des derniers inquisiteurs contre une nouvelle génération qui à nouveau emprunterait les voies et ferait croître les branches fertiles d'une belle tradition multi séculaire (en fait de nouvelles pousses bien vivantes qui partent loin pour éviter d'être stérilisées par de vieux chênes, autocrates coriaces, acides, rabougris et indéracinables), aboutit au résultat que l'on connaît : l'affaiblissement consubstantiel de l'influence dudit pays à l'extérieur. L'on prie pour l'inéluctable « *chute du Mur de Berlin de la musique contemporaine française* ». Tout le monde souhaite sortir de ce fascisme intellectuel, de cette ségrégation sociologico économique si congénitalement proche de la pensée unique et de tous les autoritarismes idéologiques et politiques, où toute tentative d'opposition au credo et à la secte dominants se solde par le vilipendage, l'ostracisme et la menace ou la réalité du chômage. Mais c'est pour quand ? Combien de temps encore devons nous subir les oukases de ces dictateurs de chambre, héritiers directs du fond de commerce des procès staliniens et du maccarthysme, qui se métastasent à l'abri de cénacles officiels protecteurs ?

Certains historiens situent le début de cette guerre entre les anciens et les modernes en musique vers 1860. Il y a fort à croire que c'est beaucoup plus éloigné dans le temps. Mais on peut aussi légitimement constater que la période où Maurice Ravel faisait une tournée triomphale hors de France (USA, 1928), un succès grand public donc avec une musique de fond et de forme exceptionnels, paraît bien loin. Sauf si...

Les solutions sont là, devant nos yeux. Mais quels hommes politiques ou d'influence oseront risquer leur carrière pour s'opposer au courant majoritaire afin que la création française élitiste (?) sorte de ces ornières macabres ? Quelques-uns s'y sont essayés, avec succès, aussitôt absorbés par le pouvoir et les hochets, par le système, donc réduits au silence... Le public n'a-t-il pas toujours raison, même si l'on pourra d'emblée m'opposer l'argument de la tyrannie populiste symbolisé par la sentence « *du pain et des jeux* » ? Je me pose encore et en permanence la question. Le but n'est-il pas fondamentalement de trouver un public, sinon à quoi servirait l'œuvre produite ? Tout en sachant bien que certaines d'entre elles mettront plus de temps que d'autres à éclore, il continuera indéfiniment à s'en créer quelques-unes qui influenceront au cours du temps, quelles que soient leurs formes, des millions de gens et d'autres qui ne toucheront personne. C'est l'ouvrage, le public, la chance, le talent, l'instant de grâce, le métier, la circonstance, l'époque et la conjoncture qui feront ensemble la différence. L'artiste, quoiqu'on puisse dire sur ce qui précède, a quand même une fonction de médium vis à vis de la collectivité, de l'humanité. Si sa création ne trouve pas une vaste audience malgré le travail du temps qui passe et le grand nombre de moyens mis à sa disposition pour la diffuser, c'est qu'il doit y avoir quelques raisons. On ne peut pas sempiternellement accuser le public d'être conservateur et réactionnaire, voire révisionniste - *classique des procès en sorcellerie dès qu'un individu s'éloigne du prêt à penser sectaire mis en place par de vrais réactionnaires, ceux-là même qui ne veulent en aucun cas perdre leurs places bien au chaud et leurs subventions au profit d'une jeune génération beaucoup plus créative, non idéologue, ouverte et qui aime le public, public qui le lui rend bien d'ailleurs* - tout en le fustigeant de refuser de vivre au milieu des déchets, dans une ambiance égoutière ou face à des œuvres frigorifiques voire soporifiques... C'est une généralité que Monsieur de La Palice, une fois de plus, n'aurait pu démentir : « *les gens préfèrent ce qui leur plaît à ce qui leur déplaît* ».

De plus, chacun pourra constater assez facilement qu'il y a malheureusement dans ces clubs très fermés au fonctionnement monastique (et très au parfum des circuits de financement, l'accès verrouillé aux subsides publiques étant la mamelle de l'artiste subventionné) beaucoup plus d'artistes que de chefs-d'œuvre, c'est indéniable. L'on ne devrait garder sa place que par son œuvre et non par la politique. Objectif radical et révolutionnaire peut-être, surtout à notre époque où l'entrisme, l'appartenance au groupe, à la secte, au parti, à une communauté ou à une mafia, le marketing, la vie au crochet de l'État, sont les nouvelles religions incontournables ? Mais qui serait beaucoup plus sain car la médiocratie et le copinage n'ont jamais été une bonne forme de gouvernement à long terme, quel que soit le domaine qu'on étudie.

Lors d'un débat récent sur un forum pour la défense d'un trublion républicain dont l'argument artistique était la haine de l'humanité par voix radiophonique, j'ai opposé aux défenseurs de « *la violence comme unique nécessité en art* », de ceux qui vous assènent la contre vérité déjà précédemment citée « *on ne fait pas d'art avec des bons sentiments* » dès que vous osez prétendre le contraire, six noms qui me semblent dénués de cette caractéristique et dont l'œuvre illumine l'humanité : Spinoza pour la philosophie, Fauré pour la musique, Eiffel pour l'architecture, Gauguin pour la peinture, Saint-Exupéry pour la littérature, Brancusi pour la sculpture... Et chacun sait pertinemment qu'ils sont très loin d'être uniques. Allez donc marcher un soir d'hiver à Paris sur la rue de Rennes et vous comprendrez ! « *Tiens, c'était l'enterrement de qui ?* » pensons-nous immédiatement...

C'était l'enterrement de personne. C'est juste le quotidien et la mentalité d'ici, c'est tout !

Enfin, j'ai trouvé récemment ce magnifique testament d'Aram Khatchatourian qui désire que nous fassions une « *musique qui soit belle en soi, ni grande ni petite, mais simplement belle, ouverte, épanouie, heureuse de vivre. Il y a trop de laideur et de désespérance dans le monde pour que nous les laissions envahir notre art* ». Et que dire de la phrase prophétique de Dostoïevski « *La beauté sauvera le monde* » ?

Rappelons-nous sans relâche ces leçons que nous ont légué l'histoire et ses grands hommes. Alors, nous ne nous tromperons plus jamais ni de combat, ni d'objet, ni de chemin.

De son côté, la *musique contemporaine* française est une forteresse morbide et putride parvenue à son stade de décomposition terminal, à l'instar de l'idéologie politique, économique et sociale dominante du pays qui l'abrite. Pour finir, en paraphrasant à l'inverse une proposition récente (2006) d'un des derniers grands gourous de cette religion aride figée dans une posture paléontologique dinosauresque, nous pourrions aisément conclure par la proposition suivante : « *les compositeurs qui composèrent de la musique sérielle auront été des compositeurs inutiles* ». Mais nous n'avons malheureusement fait qu'assister une fois de plus ici à la lutte éternelle entre l'onanisme stérile et l'universalisme fécond.

VII. LA PLUS BELLE MUSIQUE QUI SOIT : LA VIE

1^{er} septembre 2006 à Arronanches

La « poésie » de l'Univers, sa magie, son extraordinaire potentiel de création et de destruction matérialisé par la célèbre phrase du chimiste français Antoine Lavoisier « *Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme* » et qui évidemment s'applique aussi à l'art musical, il suffit de marcher sur une longue plage à marée basse pendant des heures pour qu'ils vous submergent. Vous vous *shootez* à l'oxygène, à l'iode et aux hormones. On fait la même expérience quand on pérégrine longuement en montagne pour atteindre les sommets et passer de l'un à l'autre. C'est un véritable *trip*, un voyage intérieur, de ceux qui il y a 30 ans m'avaient amené à écrire la chanson *Voyageur*. Mis dans cette disposition d'esprit, les sens, l'acuité, la sensibilité sont amplifiés très au-delà des frontières du corps physique, laissant les portes grandes ouvertes au potentiel de l'élévation mystique, artistique, spirituelle, philosophique. Ouvertes aussi pour nous faire accéder à la contemplation, à la compréhension de notre environnement proche ou lointain, à sa perception intuitive étayée par l'analogie entre *l'infiniment petit* et *l'infiniment grand*. Tâches ardues, impossibles, forcément minimalistes au cours d'introspections sans fin, à l'image de notre humble taille devant cette immensité.

La sublime citation de Gabriel Fauré vient naturellement confirmer cette perspective : « *Pour moi, l'art, la musique surtout consiste à nous élever le plus loin possible au-dessus de ce qui est* ». Quelle évidence ! Mais il fallait tout son génie créatif pour la matérialiser.

J'ai appris, longtemps après la fin de ma formation musicale comme je le signalais précédemment, que Robert Schumann (le compositeur) puis Stravinsky prônaient la pratique régulière de la marche à pied ; en lisant les biographies de Brahms, Mozart,

Beethoven, qu'ils en étaient des adeptes. Celle que je pratiquais en dilettante mais fréquemment est devenue une astreinte quotidienne. Et la contrainte est devenue jouissance : « *Mens sana in corpore sano* ». Hier, je faisais chaque jour au minimum le tour d'un des trois étangs situés près de mon domicile. Comme des stades, chacun avait sa taille, petite, moyenne, grande. Ils m'offraient en fonction de mon degré d'occupation quotidien trois temps de réflexion et d'inspiration différents. Aujourd'hui, j'ai la chance de pouvoir marcher hebdomadairement le long du littoral normand. Mon vélo elliptique, plus d'une heure de pratique journalière, est venu compléter le dispositif sportif en 2015. En plus de m'oxygéner pour calmer l'ébullition permanente de mon cerveau, j'y puise un trésor, invisible, hors de la pollution sonore : la grâce, l'élégance, l'équilibre... Ils sont là, dans la fidélité à l'écoute de l'Univers, à l'écoute de l'énergie, de l'eau qui coule dans nos veines. Bach ne se traduit-t-il pas par ruisseau ? Mozart ne fertilise-t-il pas toute oreille traversée ? Alors j'écoute Antoine de Saint-Exupéry, Rainer Maria Rilke, Alfred Tomatis, Umberto Eco, Guy Corneau, Hubert Reeves... J'admire pour les mêmes raisons mon ami le pianiste virtuose brésilien José Eduardo Martins, toujours bon pied bon œil à 78 ans, faisant sa gymnastique quotidienne, ses 10 kilomètres de courses de rue par semaine à São Paulo et dans ses environs. Ce sont des sages, des écrivains, des artistes fondamentaux, puisant la vérité de l'art à la source première. En eux-mêmes.

Tous me parlent d'immensité, de communication, d'échange, de partage, de plénitude et d'harmonie profonde...

Tous me parlent de la plus belle musique qui soit, la vie, et je les entends...

Et ma création emprunte le lit de leurs idées.

Et me ramène au rôle de l'art, celui de rappeler l'essentiel : la vie est belle à vivre !

Cultivons de nouveau notre art comme de vrais agriculteurs, de vrais artisans, de vrais compagnons amoureux de la grande œuvre de la nature et celui-là sera durable, parce qu'il sera le produit des générations de créations et de contemplatifs qui se seront succédés depuis l'origine. Tel le fruit au bout de l'ultime branche ! L'être humain est apparemment l'une de ces inventions célestes les plus avancées issue de l'imagination de l'Univers. Pour autant, compte tenu des dernières découvertes astronomiques dans la Voie Lactée et par extension dans les autres galaxies, il est fort peu probable qu'il soit unique en son genre, même si nous n'en avons pour l'instant aucune preuve.

Pour finir ce chapitre, il me faut vous raconter l'une des expériences les plus marquantes de mon existence, malgré sa simplicité. J'ai eu la chance et l'infini bonheur d'assister à la dernière conférence parisienne de Yehudi Menuhin en Sorbonne à la fin de l'année 1999, un mois avant sa disparition. J'admirais cet homme... Il est, je le crois sincèrement, devenu urgent que tout créateur ait sur sa table de chevet son merveilleux livre *L'art, espoir pour l'humanité* (Éditions Buchet/Chastel, 1986) que je relis chaque année depuis plus de vingt ans, sans parler de son œuvre musicale. Et que notre musique retrouve sa juste place : une goutte d'eau, un ruisseau, une rivière, un fleuve, un océan, mais de ceux et celles qui conduisent l'humanité vers le meilleur d'elle-même. Car la musique est le seul langage qui permette la connexion universelle. Elle se moque des frontières et des pouvoirs. Elle exprime immédiatement l'essence des individus, pour le meilleur et quelquefois pour le pire. L'ultime révélateur.

VIII. TRIBUNE LIBRE : RÉPONSE A MARC CERRONE SUR QOBUZ

6 mars 2009 à Blangy-le-Château

<http://www.qobuz.com/info/MAGAZINE-ACTUALITES/INDUSTRIES/La-musique-gratuite-selon-Cerrone24498>

Marc Cerrone parle bien sûr dans cette interview, tout le monde l'avait compris, de la musique qui n'a pas besoin, ou pas trop, de génie humain ou de moyens financiers pour être créée. Ce n'est pas le cas de la musique symphonique, orchestrale, instrumentale. Actuellement, la technologie vous permet d'avoir des boucles sonores et rythmiques qui tournent toutes seules par la magie de la mécanique informatique. Et puis, au cours de ce déroulement autonome qui ne s'arrête pas si vous n'appuyez pas sur le *backspace* de votre clavier d'ordinateur - « *ah, quand même, certains ont la décence d'arrêter la machine entre 3 et 5' pour que cela ressemble à un format de créativité humaine... et pour l'enregistrer à la SACEM sans paraître ridicules !* » -, vous pouvez ajouter des artefacts sonores tirés du prêt-à-porter musical disponibles sur des banques de *samples* innombrables. Ces sons d'usine ou de studio, très propres, purs et précis, donnent l'illusion, à l'audition par un public profane, d'une immense créativité, d'un immense talent ; impression plus liée à la puissance sonore des mixages et des masterisations de notre époque grâce aux *plug-ins* de studio et nombreuses *barres d'effets*. La recherche du son le plus fort (+ 6db minimum) devient dès lors en ces circonstances une drogue, une addiction... Ce n'est désormais plus la qualité de l'écriture qui fait réagir l'auditeur mais le niveau de pression sur son tympan. Dans certaines *rave parties*, de notoriété publique, des quasi drogués se mettent devant les murs d'enceintes acoustiques pour mieux sentir la puissance des pulsations dans leurs organes... Ils finissent en général rapidement à l'hôpital psychiatrique !

Au niveau de l'écriture, ma fille de 5 ans fait de même sur le clavier de mon *home studio*... Ah oui, j'oubliais, pour les néophytes : aujourd'hui, vous pouvez aller dans n'importe quel magasin d'informatique musicale autour du monde, Paris, Tokyo, Berlin, Los Angeles, New-York... Vous trouverez en tout lieu ces mêmes collections de sons établies par des fabricants très créatifs, les mêmes studios fournisseurs. Des centaines de recueils de *loops*, de rythmes tout faits, construits, organisés, sont disponibles sur CD-ROM. Vous pouvez tout paramétrer : le tempo, la compression, changer les sons, leur durée, leur attaque, etc. , etc. . Certains sont magnifiques. Vous avez vraiment l'impression d'avoir un percussionniste à la maison tellement l'ambiance est réaliste. Mais attention, la créativité de l'utilisateur est réduite à zéro ou plutôt, soyons généreux, à 0,01. Résultat : sur les musiques de la dernière génération, la couleur est partout la même. Conséquence directe : uniformisation des styles et des genres. Mais c'est vrai qu'il faut déjà savoir disposer cette boucle sur l'interface graphique de votre *studio midi*, sur une piste. En un quart d'heure, démonstration faite, tout le monde a compris, tout le monde peut me remplacer... Très dur de faire illusion en création musicale de nos jours... Très très dur, à la mesure d'un enfant de 5 ans, justement ! Encore que Mozart à ce même âge avait déjà un catalogue d'œuvres écrites de sa petite main juvénile... Il n'y a pas si longtemps chaque pays avait sa couleur, même pour la musique. Aujourd'hui, toutes les tomates doivent être calibrées à l'identique et les marques *stars* travaillent pour la grande distribution dans le but évident d'écouler un maximum de *galettes*... Quantité ou qualité : un débat vieux comme le monde !

Je vais vous raconter les deux histoires suivantes pour édifier un peu plus avant mon propos.

Il y a quelques années, en tant que compositeur et orchestrateur, j'ai travaillé pour un film à succès où il y avait des séquences de *rap* et de *techno*. Le rappeur de service ne savait

pas écrire la musique. Surprise ! Il me fût demandé très poliment par la production musicale si, « *par le plus grand des hasards* », je ne voulais pas rendre service et faire les relevés de cette musique enregistrée, méthode qui se pratique couramment dans le *show-biz* français où la formation d'écriture musicale actuelle est des plus rudimentaires. Cela se résume habituellement à la connaissance de la clé de Sol et la clé de Fa. Non, je ne rigole pas, c'est vrai ! « *La clé d'Ut ? T'essaies de m'injurier ? Eh, j'ai autant de culture que toi, bouffon !* » Bon, camembert, pas d'orgueil mal placé... J'ai fait le travail. En pratique, à chaque titre musical à déposer, j'ai relevé une mesure sur autant de portées pour chaque son de percussion. Puis j'ai rajouté de-ci de-là les quelques événements supplémentaires qui émergeaient le long du déroulement de ce serpent rythmique répétitif et ennuyeux. En musique, afin d'économiser l'écriture dans l'édition professionnelle, on remplace les notes d'une mesure ou d'un cycle répétés par le symbole %. Je vous assure, c'était impressionnant une partition entièrement remplie de %...

J'adore la musique répétitive ou cyclique. J'en ai composé. Mais je ne le confonds pas, ni lui Marc Cerrone ni un *techno*, avec Steve Reich ou György Ligeti. Malheureusement, indigence de créativité ou d'idées et commerce font trop souvent bon ménage aujourd'hui. Quand ce n'est pas avec *produits frelatés* et *dopage* !

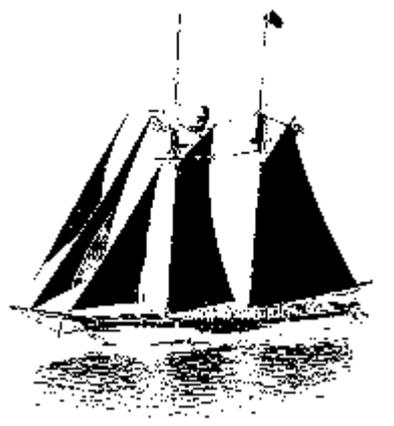
Second fait. Il y a une dizaine d'années, un très ingénieux concepteur informatique français inventa un *soft* qui était capable de générer (très sérieux) des musiques dans les styles de grands compositeurs, Bach, Mozart, Beethoven... Il suffisait de choisir des options dans toute une batterie de paramètres très pertinents musicalement parlant. Des musiques furent créées par le logiciel en mode automatique, de la meilleure facture. Le programmeur voulut les enregistrer à la SACEM... Après une longue bataille juridique et des débats sur l'éthique de la création qui ébranlèrent

et enflammèrent toute la profession - « *étaient-ce des œuvres et étaient-ce les œuvres d'un créateur ?* » - il fût débouté. Ouf ! L'incident nous remémorait les grandes heures de l'ordinateur face à Garry Kasparov ou celles d'un commandant de vaisseau spatial à la fin du film *2001, l'Odyssée de l'espace*.

J'aime les ordinateurs, comme un outil majeur de notre temps. Je ne les ai jamais refusés mais instantanément adoptés. Ils me sont d'une utilité incroyable dans mon processus d'élaboration d'œuvres de types classique et moderne assisté par MAO, comme le font désormais les écrivains et les architectes, un nombre de plus en plus important de professions dont la plupart des compositeurs de la jeune génération. Mais je n'oublierai jamais que... je suis le maître. Le seul. Aucune note ne se fera automatiquement sans qu'elle n'ait été décidée par mon cerveau. Je crée, je décide, je compose, j'orchestre. De manière on ne peut plus académique. Les fonctions que j'utilise pour composer sont les mêmes que pour le papier, avec l'aide du son et du visuel, comme en écriture classique. Le crayon est juste remplacé par une interface plus complète mêlant intelligemment le piano *midi*, le clavier d'ordinateur et la souris. En aucun cas la machine n'est sollicitée dans le processus d'invention musicale. Ces capacités de l'ordinateur dans la création musicale actuelle *techno* sont à rapprocher de celles que pourrait utiliser un écrivain qui rédigerait ses romans en utilisant uniquement la fonction *copier-coller* après avoir trouvé une phrase intelligente. Dans le cas de cet auteur, on ne parlerait pas de création, il ne ferait pas illusion une seconde. Pourquoi alors la musique, ou plutôt pourquoi ces « formes de musique » abaissent-elles l'esprit critique à un niveau si faible alors qu'il s'agit du même phénomène, *copier-coller* ? L'origine de l'aveuglement individuel et collectif doit certainement se trouver dans un manque d'éducation à la musique savante comme il y a une éducation à la littérature savante, parce qu'elles seraient *supposément* et *intrinsèquement* liées à une caste sociale, à une éducation moins populaire, plus élitiste....

Pour lire la suite de ce livre, vous pouvez l'acheter sur le magasin en ligne *Amazon* au format papier (23,00 €) ou au format Kindle (9,00 €) .

Mots clés : « francois serveniére bien faire et laisser braire »



E la nave va...

INDEX

Vingt-et-un chapitres, comme une vingt-et-unième renaissance...*

I.	BIEN FAIRE ET LAISSER BRAIRE	11
II.	MON TRAVAIL DE COMPOSITEUR	17
III.	PARLER DE CRÉATION...	18
IV.	LE RÔLE DE L'ART	19
V.	LE BUT DE L'OBJET ARTISTIQUE	22
VI.	LA MUSIQUE DE NOTRE ÉPOQUE	23
VII.	LA PLUS BELLE MUSIQUE QUI SOIT : LA VIE	34
VIII.	TRIBUNE LIBRE : RÉPONSE A MARC CERRONE SUR QOBUZ	37
IX.	POURQUOI CRÉER UN BLOG, UN DE PLUS ?	45
X.	« VOUS CRACHEZ DANS LA SOUPE » OU « LA BOITE A IDÉES », IL FAUT CHOISIR !	53
XI.	PAROLES, OBJETS ET ART CONTEMPORAINS <i>Tombeau de la musique contemporaine</i>	60
XII.	CONCERT A L'ATELIER	79
XIII.	CHER VLADIMIR OULIANOV	81
XIV.	LE CON ET SON DOMAINE DE COMPÉTENCE, LA CONNERIE	89
XV.	LE SERVENIÉRISME	117
XVI.	AVOCAT DU DIABLE	121
XVII.	DE L'OBSCURANTISME	133
XVIII.	PARFAITE PERSPECTIVE	143
XIX.	COMMENT LUTTER CONTRE L'OBSCURANTISME	148
XX.	DÉSINSTALLER LE LOGICIEL DE LA PENSÉE UNIQUE, TOUT UN PROGRAMME	150
XXI.	EXÉGÈSE (dessin de l'auteur)	153
	-	
	ÉPILOGUE	154

* 21^{ème} Renaissance, symphonie concertante op.31 en 1 mouvement de 31'31'' (2015)
de François SERVENIERE

Compositeur, orchestrateur, chef d'orchestre, pianiste, auteur, producteur, éditeur et aujourd'hui écrivain, issu d'une famille de musiciens des Pays de la Loire et de Normandie, François Servenière a baigné depuis l'enfance dans un environnement artistique. Commencant l'étude du piano à l'âge de cinq ans avec Lucienne Hubert, élève de Jean Doyen, il finit son cursus musical en composant son premier opus pour piano *Exercice de styles*, puis pour les disciplines d'écriture à l'École Normale de Musique de Paris et en cours particuliers sous l'égide de Maître Michel Merlet, élève d'Olivier Messiaen, Prix de Rome et professeur au Conservatoire de Paris. Il a écrit *une centaine de chansons*, de nombreuses musiques de films courts, longs et de télévision dont 101 sont éditées chez Universal Music Publishing. Depuis le début des années 2000, il consacre principalement son temps à l'élaboration d'un répertoire de concert qui voit naître, dans un ensemble de plus de 30 opus réunissant plus de 260 pièces, *Apologie des Fragrances* (première symphonie), *les Rhythmics and Repetitives* (24 études rythmiques pour deux pianos), *Pavane pour un songe* (pour violoncelle solo et orchestre symphonique), *Seasons Vertigo* (quadruple concerto pour piano & orchestre philharmonique), *Mers Intérieures* (concerto pour violon, orchestre et orgue), *Promenade sur la Voie Lactée* (air pour flûte, piano, harpe, chœur et orchestre à cordes), *Blessed Of God* (concerto pour guitare), la *Symphony for The Braves*, les *Études cosmiques* (pour piano), *21ème Renaissance* (symphonie concertante en un mouvement). Ses œuvres ont principalement été interprétées en France et à l'étranger par Hélène Berger, François-René Duchâble, Benoît Schlosberg, Martine Gagnepain, Tetsu et Masaki, José Eduardo Martins, l'Orchestre Philharmonique Européen sous la direction d'Hugues Reiner. Pianiste improvisateur, il travaille sur une méthode qui visera à structurer le discours libre à l'instrument par des exercices répétitifs de passages cadenciels, hérités des structures d'écriture à 2, 3, 4, 5 voix.

Il a écrit ces chroniques entre le début des années 2000 et le milieu de 2015 et les a rassemblées ici pour constituer un livre de réflexions sur son environnement professionnel, son pays, le monde qui l'entoure, dans une conjoncture extraordinairement riche coïncée entre deux ères, le passé et le futur. Longue maturation littéraire, certes, mais pour accoucher d'un témoignage poignant et vibrant de ce que fût l'ambiance cataclysmique de cette période à cheval sur le XX^e et le XXI^e siècle. Selon son prisme d'artiste et avec une sensibilité à fleur de peau : un rien provoque chez lui un sujet, la moindre injustice, un tsunami de mots.



A black and white photograph of a rural scene. On the left, a two-story stone building with a porch and several windows is visible. A large, leafy tree stands to the right of the building. In the foreground, a stone wall runs across the bottom of the frame. The background shows a field and more trees under a bright sky.

E & M